

Sándor ALBERT

## De *L'Homme-machine* à *L'Homme plus que machine* : genèse d'une supercherie philosophique

### *Introduction*

Si Julien Offray de la Mettrie n'appartient pas aux philosophes « vedettes » du XVIII<sup>e</sup> siècle, tels que Voltaire, Rousseau, Montesquieu, Buffon ou Diderot, sa philosophie est pourtant bien plus complexe qu'il ne semble de prime abord : on ne pourrait guère la qualifier tout simplement de « matérialiste mécanique ».

À vrai dire, La Mettrie avait une personnalité beaucoup plus complexe, voire plus énigmatique que ses contemporains ne le pensaient. Ce qu'ils prenaient à tort pour sa véritable physionomie était pour la plupart une sorte de caricature créée par lui-même. Dans sa vie, aussi bien que souvent dans ses écrits, il avait une forte prédisposition pour les supercheries bien élaborées (Vartanian 1960 : 9)<sup>1</sup>.

Mais on pourrait également citer un auteur français qui décrit en ces termes de La Mettrie : « Dans son œuvre désordonnée et souvent contradictoire, deux convictions, seules sont inébranlables : le matérialisme et l'athéisme. Pour le reste, sa pensée est plus vénémente que claire » (Roger 1963 : 488). Sa hardiesse philosophique, son courage à soutenir ses idées souvent révolutionnaires lui ont valu de nombreux ennemis, « il fut toujours jugé quelque peu compromettant dans la société des philosophes » (Bréhier 1981 : 389).

Il s'agira d'examiner dans cet article – respectant la thématique du recueil « homme et machine » – l'ouvrage principal de La Mettrie, *L'Homme-machine* (1747), ainsi que la prétendue réfutation de ce texte, *L'homme plus que machine*, publié en 1751 dont l'attribution reste l'objet de controverses passionnantes même de nos jours.

### *Bref aperçu de la vie de La Mettrie*

Julien Offray de La Mettrie est né le 25 décembre 1709 – d'après d'autres biographes le 19 décembre (Vartanian 1960 : 1 ; Schuchter 2018 : 27) ou le 23 novembre (La Mettrie 2016) – à Saint-Malo. Son père était un négociant aisné qui a fait donner à son fils une éducation solide, d'abord à Coutances et à Caen, puis à Paris. Son père le destine à l'état ecclésiastique, mais le jeune Julien s'intéresse plutôt à la physique, à l'étude de l'anatomie et de la dissection. Ses maîtres découv-

<sup>1</sup> « Actually La Mettrie's was a far more complex, not to say enigmatic, personality than his contemporaries realized. What they mistook for his true physiognomy was in large part a caricature of his own making. In his life, as often enough in his writings, he showed a strong predilection for the well elaborated hoax » (Vartanian 1960 : 9).

rent très tôt son esprit vif et critique. Il fait des études de médecine aux universités de Paris et de Reims, et c'est à Reims qu'il obtient le bonnet de docteur en médecine en 1733. Peu après il part pour Leyde où enseignait Hermann Boerhaave, un des plus grands médecins de l'époque, partisan du mécanisme dans l'explication du fonctionnement du corps humain. La Mettrie s'enthousiasme pour Boerhaave, il fait toute une série de traductions des ouvrages de son maître, espérant ainsi introduire une meilleure méthode dans la médecine française, alors en retard sur celle d'Angleterre, des Pays-Bas et de l'Allemagne.

Cela peut paraître surprenant, mais même de nos jours, il n'existe toujours pas de liste définitive et exhaustive des ouvrages médicaux et philosophiques de La Mettrie. Vouloir composer la liste complète de ses œuvres serait une entreprise futile et vouée à l'échec, car tous ses ouvrages philosophiques ou polémiques étaient anonymes ou publiés sous un pseudonyme : « Il prenait un plaisir inlassable à remanier et refondre ses écrits, et n'hésitait pas à reprendre dans l'un des passages entiers d'un autre » (Thomson 1987 : 17-18).

En 1734, il rentre dans sa ville natale où, pendant huit ans, tout en pratiquant sa profession de médecin, il traduit et commente les ouvrages médicaux de Boerhaave. En 1742, il part pour Paris, et c'est au titre de médecin aux gardes françaises qu'il assiste à la guerre de succession d'Autriche, à la bataille de Dettingen, au siège de Fribourg et à Fontenoy. En 1744, au siège de Fribourg, il est atteint d'une fièvre chaude qui lui rend possible d'étudier la maladie en s'observant lui-même. Il arrive à la conclusion que la pensée n'est que le résultat d'organisation de notre corps, et que ce n'est pas l'esprit qui gouverne le corps, mais inversement : l'âme est sous la souveraineté du corps et les maladies du corps peuvent provoquer de graves troubles dans le fonctionnement de l'esprit. En 1745, il développe ses idées dans *l'Histoire naturelle de l'âme* (publiée plus tard sous le titre de *Traité de l'âme*) qui est un essai d'explication par la physiologie des fonctions intellectuelles<sup>2</sup>.

La publication de *l'Histoire naturelle de l'âme* soulève une tempête de protestations, lors de laquelle tous les dévots se déchaînent contre lui. La Mettrie connaît alors une véritable persécution. Devant la coalition du clergé et des envieux, il décide de quitter le régiment des gardes. C'est à Leyde qu'il écrit *L'Homme-machine*, le plus hardi de ses ouvrages, qui paraît sans nom d'auteur chez Elie Luzac en 1747. Une haine farouche s'élève immédiatement dans les milieux ecclésiastiques de Leyde, mais ces polémiques ne font qu'augmenter le bruit autour de La Mettrie. On le lit partout ; nombreux sont ceux qui admirent sa pénétration, sa méthode rigoureusement rationnelle, son courage de s'attaquer à des questions épineuses, sa manière d'étayer ses idées souvent sur des faits d'expérience personnelle et, surtout, son style ironique, incisif et aussi éloigné que possible de la pesanteur du

<sup>2</sup> « Les mathématiques et la physique mathématique perdent leurs positions centrales et sont remplacées, chez les fondateurs de la doctrine matérialiste, par la biologie et la physiologie générale. La Mettrie part d'observations médicales. [...] L'analyse doit aller plus loin et chercher la cause de la sensation. Et celle-ci ne se trouve nulle part ailleurs que dans notre organisation physique. Ainsi, le fondement de la philosophie ne réside plus dans l'analyse des sensations, mais dans l'histoire naturelle, dans la physiologie et la médecine » (Cassirer 1966 : 94).

style de la dissertation. Dévots et médecins se retrouvent unis pour le persécuter, sa vie même est en danger. Il doit se sauver et, grâce à un libraire ami, en 1746, il franchit la frontière hollandaise.

C'est alors que Frédéric le Grand, roi de Prusse lui offre à sa cour asile et protection. La Mettrie arrive à Berlin en février 1748, se lie d'amitié avec « le roi philosophe », qui lui fait connaître les personnages célèbres de sa cour royale (dont Voltaire et Diderot), le fait élire membre de l'Académie royale de Berlin et lui accorde le titre de *lecteur et médecin ordinaire de Sa Majesté*. À la cour de Frédéric II, La Mettrie trouve enfin la tranquillité, l'estime et la liberté de s'exprimer sur des sujets qui ne cessaient de le préoccuper. C'est à ce moment qu'il publie plusieurs ouvrages importants dans lesquels il expose ses conceptions morales (*L'Anti-Sénèque ou Discours sur le bonheur* en 1748, *Le Système d'Épicure* en 1750, *L'Art de jouir* en 1751). Malheureusement, cette période heureuse n'a pu durer longtemps. Invité par Mylord Tyrconnel, ambassadeur de France à Berlin, pour assister à un dîner, il mange trop d'un pâté de faisan aux truffes corrompues qui lui cause une indigestion très grave dont il meurt le 11 novembre 1751. Il n'avait que 41 ans.

#### *Deux ouvrages bouleversants : L'Homme-machine et L'Homme plus que machine*

À cause de la littérature critique toujours croissante consacrée à l'œuvre de La Mettrie, nous nous bornerons ici à la présentation de sa conception concernant la *machine*, développée dans *L'Homme-machine*. Nous examinerons ensuite la « réfutation » de cette œuvre qui, au moins d'après son titre (*L'Homme plus que machine*), pourrait légitimement être considérée comme la contestation des pensées développées dans *L'Homme-machine* et qui, comme son sous-titre l'annonce, « sert à réfuter les principaux arguments, sur lesquels on fonde le *Materialisme* ».

La parution de *L'Homme-machine* a fait scandale dans les milieux ecclésiastiques de Leyde. Calvinistes, catholiques et luthériens, oubliant leurs disputes théologiques, ont uni leurs forces contre l'ennemi commun, « le sacré athée libertin ».

Le titre provocateur, tiré de la théorie des animaux-machines de Descartes, la thèse principale rejetant le dualisme cartésien et la conclusion radicale – les hommes comme tous les animaux ne sont que matière – sont tout ce que l'on retiendra de l'auteur, surnommé dès lors M. Machine (La Mettrie 2004b : 7).

Malgré son prix relativement élevé, le livre a connu un énorme succès dans toute l'Europe. On le propagait clandestinement, il était souvent copié à la main. Mais pourquoi cet ouvrage a-t-il provoqué un si grand bouleversement ? Quelles étaient les pensées qui ont suscité l'acharnement et la haine des milieux ecclésiastiques de l'époque ? Pourquoi voulait-on le brûler ? Pour répondre à ces questions, nous résumons brièvement la conception de La Mettrie sur la machine, tout en essayant de montrer en quel sens il conçoit l'homme comme une machine, et de quelle machine parle-t-il dans ses pensées philosophiques.

Au centre de la philosophie de La Mettrie se trouve le problème de l'âme dont la nature, pour lui qui était médecin par formation, est absolument obscure et

insaisissable. Ses idées relatives à l'âme sont développées plus en détail dans son *Traité de l'âme*, mais il y retourne aussi au début de *L'Homme-machine* où il écrit : « Je réduis à deux les systèmes des philosophes sur l'âme de l'homme. Le premier, et les plus anciens, est le système du matérialisme ; le second est celui du spiritualisme » (La Mettrie 2004a : 43). Il déclare que « les leibnitziens, ainsi que Descartes et tous les cartésiens tous ont fait la même faute : ils ont admis deux substances distinctes dans l'homme, comme s'ils les avaient vues et bien comprises ». Pour lui, la supposition de l'existence de l'âme n'est qu'une « hypothèse inintelligible », car « comment peut-on définir un être dont la nature nous est absolument inconnue ? » (La Mettrie 2004a : 44). Une trentaine de pages plus loin, il s'exprime plus explicitement : « L'âme n'est donc qu'un vain terme dont on n'a point d'idée, et dont un bon esprit ne doit se servir que pour nommer la partie qui pense en nous » (La Mettrie 2004a : 70). Il ne faut pas perdre de vue que La Mettrie n'est pas un philosophe professionnel, mais un médecin praticien, et derrière ses pensées philosophiques se cache toujours un point de vue médical :

C'était donc en médecin qu'il entreprenait de démontrer que l'être humain est purement matériel ; que toutes les facultés y compris l'intelligence, s'expliquent par la seule matière en mouvement. Ceci implique bien sûr qu'il n'existe ni âme spirituelle et immortelle, ni Dieu. Mais ce dernier ne le préoccupait guère, il se souciait peu des démonstrations de l'existence de Dieu, ni de polémiques antireligieuses. Tout simplement il n'y avait pas de place pour Dieu dans sa conception du monde (Thomson 1986 : 21).<sup>3</sup>

Un médecin s'occupe du corps (malade), il fait tout son possible pour le guérir, pour lui, c'est le point de départ. La relation entre corps et âme reste un mystère indéchiffrable à ses yeux. Aussi La Mettrie a-t-il plus d'estime pour les médecins que pour les philosophes. C'est sur la base de sa propre maladie qu'il arrive à la conclusion suivante : « Les divers états de l'âme sont donc toujours corrélatifs à ceux du corps » (La Mettrie 2004a : 51). L'âme, indépendamment de ce qu'on en pense, n'est pas visible, ainsi, La Mettrie est d'avis que soit tous les êtres animés ont une âme, soit tous en sont privés. Suivant cette conception, l'homme est aussi une machine, certes, une machine beaucoup plus subtile et plus compliquée qu'un animal, mais il est pourtant un appareil, une structure : « Le corps humain est une machine qui monte elle-même ses ressorts, vivante image du mouvement perpétuel. [...] Tout dépend de la manière dont notre machine est montée » (La Mettrie 2004a : 48-49). Machine, appareil, mouvement, fonctionnement ? Tous ces noms appartiennent au même champ notionnel, ce qui n'est point étonnant. En effet, le XVIII<sup>e</sup> siècle est l'époque de l'essor et de l'épanouissement de la mécanique en France et aussi dans toute l'Europe. Le continent est envahi de machines et d'automates mécaniques mouvants, ambulants, jouant, chantant, imitant parfaitement.

---

<sup>3</sup> « C'est par sa profession, la médecine et, en général, par les sciences de la nature que La Mettrie est venu au matérialisme » (La Mettrie 1951 : 22).

ment les actions humaines. Il suffit de penser aux automates créés avec beaucoup d'invention par Jacques Vaucanson (*Le Flûteur et son Canard mécanique*).

D'après la conception de La Mettrie, « le corps humain est une horloge immense et construite avec d'artifice et d'habileté » (La Mettrie 2004a : 79). Il définit l'être humain de la façon suivante : « Être machine, sentir, penser, savoir distinguer le bien du mal comme le bleu du jaune, en un mot être né avec de l'intelligence et un instinct sur la morale et n'être qu'un animal » (La Mettrie 2004a : 80).

Par la suite, nous allons examiner comment l'auteur de *L'Homme plus que machine* réfute les idées de La Mettrie. Par ailleurs, la parution de cet ouvrage n'a guère été moins entourée de mystère que celle de *L'Homme-machine*. L'attribution de ce texte reste toujours obscure et énigmatique, faisant l'objet de sérieuses controverses jusqu'à maintenant. Sur le frontispice de l'ouvrage figure le nom de l'auteur, Elie Luzac, qui était l'éditeur de *L'Homme-machine*. Alors que certains critiques (p. ex. Markovits 1987) avancent un grand nombre de preuves convaincantes en faveur de l'attribution de ce texte à La Mettrie, d'autres chercheurs dont la traductrice américaine des œuvres philosophiques de La Mettrie, Ann Thomson, affirment que l'auteur de ce texte doit être Elie Luzac. Aussi déclare-t-elle fermement : « Le consensus d'opinion chez les critiques qui se sont penchés sur la question est que ce texte est de Luzac lui-même. Il ne faut donc pas le mettre au compte de notre auteur » (Thomson 1987 : 17). Aram Vartanian, l'auteur de l'édition critique américaine de *L'Homme-machine*, partage aussi cette opinion (Vartanian 1960 : 105)<sup>4</sup>.

Il est surprenant de voir que l'édition de 2004 des *Oeuvres philosophiques* de La Mettrie (La Mettrie 2004a) ne contient pas non plus ce texte. L'éditeur en donne l'explication suivante : « *L'Homme plus que machine*, ni par le style, ni surtout par le contenu (même en tenant compte du procédé d'ironie souvent employé par l'auteur) ne semble être de La Mettrie, mais bien plus d'un adversaire déiste ». Ensuite, nous avons une liste non-exhaustive d'ouvrages où l'attribution de ce texte à La Mettrie est soit admise, soit discutée. La proportion est de 50-50 pour cent, mais il faut noter qu'une récente édition du texte de *L'Homme plus que machine*, dans la présentation de Lydie Vaucouleur, nomme explicitement La Mettrie comme auteur de cette œuvre (La Mettrie 2004b).

Il est tout de même regrettable que tous ces critiques savants et compétents semblent ignorer la personnalité curieuse et controversée de La Mettrie. Pourtant, l'idée d'écrire la réfutation de son propre ouvrage est absolument conciliable avec le caractère extravagant et provocateur de La Mettrie. (Décider si cet ouvrage peut vraiment être considéré comme la réfutation de *L'Homme-machine* est une question à laquelle nous reviendrons plus loin.) Pour ne pas trop compliquer l'affaire, nous admettons pour le moment que l'auteur de ce texte soit Elie Luzac, malgré l'avertissement assez choquant par lequel commence la *Préface de l'auteur* :

---

<sup>4</sup> « *L'Homme plus que machine* has been described by some scholars as an attempt by La Mettrie to bemuse his enemies. However, its real author was Elie Luzac, who wrote it to counter the accusation that he approved personally of the opinions expressed in *l'Homme machine* » (Vartanian 1960 : 105).

La précipitation ne manque presque jamais de porter le jugement à faux. C'est une vérité qui ne demande aucune démonstration. On verra *L'Homme plus que machine* ; on croira que c'est une réfutation de *L'Homme-machine* : on se trompera ; et deux ou trois heures de lecture prouveront l'effet d'un jugement précipité (Luzac 1755 : 4).

Il ne faut pas prendre trop au sérieux cet avertissement (bien que nous soyons d'avis que c'est le cas typique du menteur obstiné qui, une seule fois dans sa vie, dit la vérité, mais puisqu'on le connaît trop bien, personne ne le croit), mais il vaut mieux le garder à l'esprit tout de même. On ne peut pas en découvrir clairement la cause, mais dans la mesure où nous avançons dans la lecture du texte, un certain malaise nous saisit. Nous avons l'impression d'être l'objet d'une ruse, d'une sorte de mystification, d'une supercherie grandiose. En effet, le texte ne suit pas une progression directe, il fait des méandres sinueux, s'égare toujours à des pis-aller superflus et redondants. Il contient trop de longues citations puisées dans les œuvres de différents poètes et moralistes antiques et modernes qui ne prouvent ni ne réfutent rien. C'est assez surprenant même si nous savons qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, le plagiat était un phénomène généralement admis et que les auteurs se volaient l'un l'autre sans gêne et sans scrupule. La construction des phrases est parfois embrouillée et ambiguë, il est parfois impossible de détecter que ce qu'on lit sont les paroles de La Mettrie dans *L'Homme-machine*, ou celles de Luzac dans la réfutation. En lisant les argumentations souvent ironiques et abondant en méandres obscurs, nous devons nous rendre compte que l'auteur de *L'Homme plus que machine*, bien qu'il l'énonce explicitement, n'a aucune intention de vouloir réfuter les thèses de La Mettrie développées dans *L'Homme-machine*, il ne fait que les renforcer et compléter par de nouvelles preuves. Nous ne pouvons pas écarter alors l'idée qui s'est progressivement mise en notre cerveau : est-il si inimaginable que l'auteur de la réfutation, sous le nom d'Elie Luzac, soit La Mettrie même ? Qu'il nous mène une fois de plus par le nez ? Car si c'est le cas, l'écriture du « contre-ouvrage » pourrait légitimement être considérée comme une supercherie géniale, bien préparée et parfaitement exécutée. Notre soupçon est renforcé davantage lorsque nous apprenons que « La Mettrie monte et démonte ses ouvrages pour en changer l'intention et l'effet en changeant l'organisation. [...] Il défait le jeu des arguments par une géométrie variable qui les recompose dans un ordre où les uns paraîtront la réfutation des autres » (La Mettrie 2004b : 25).

Quel est donc le procédé de La Mettrie ? Il reprend un de ses textes, défait la chaîne des arguments qui y ont été ramassés en vue de prouver une théorie ou une thèse, ensuite, dans un autre texte, il réintroduit les mêmes arguments dans un ordre différent afin qu'ils paraissent, dans cette nouvelle chaîne d'arguments, la *régulation* des affirmations antérieures. Le fait que la « réfutation » construite sur les mêmes prémisses exprime en fin de compte la même chose que l'affirmation originale contestée, suppose bien évidemment une intelligence brillante, une espièglerie exceptionnelle, une perspicacité subtile et, avant tout, une manière de penser radicalement différente de celle qui est communément admise. Très peu de personnes en sont capables, surtout pas un simple imprimeur de Leyde. Francine Markovits résume ainsi son opinion :

La place de La Mettrie est en effet inassignable. Il prend tour à tour toutes les positions. Il ne défend pas une doctrine, il est éclectique. [...] Il fait valoir les positions les unes par rapport aux autres, et suppose que la théorie en soit faite par le lecteur. [...] Car l'objet de La Mettrie n'est pas de dire le vrai sur le vrai. Prenant la place de son adversaire, il s'interpelle, il se désigne soi-même comme un autre ; il réfute le spiritualiste par un galimatias, il défend le matérialisme en faisant contre lui un réquisitoire détaillé. Tantôt dans le même ouvrage, La Mettrie fait et défait un discours. [...] Le jeu du double discours est justement d'interdire l'assignation de l'auteur (Markovits 1987 : 86).

Nous sommes aussi parfaitement d'accord avec la conclusion finale de l'auteur : « On imagine mal qu'Elie Luzac ait pu écrire un livre aussi ambigu, ironiquement construit que *L'homme plus que machine* » (Markovits 1987 : 102).

Le texte commence par un galimatias pseudo-scientifique embrouillé dont le but serait d'éveiller la curiosité du lecteur, afin que celui-ci sache que dans le texte, c'est la vérité qui se révélera pour lui :

Celui qui aime *la vérité* ne se contente pas de la chercher ; il établit ses sentiments, approfondit ceux qui lui sont contraires, peut les détruire et ne regarde jamais ses propres idées comme la chaîne des vérités. La présomption est souvent la cause de nos erreurs. Telle chose me paraît vraie : je néglige les démonstrations du contraire. Voilà l'écueil. Le médecin se contente de ses observations, le métaphysicien de ses raisonnements. Ils se méprisent l'un l'autre au lieu de s'estimer. L'amour-propre s'enflamme, et la vérité s'éclipse (Luzac 1755 : 11).

Cette constatation élégante et sublime serait-elle digne d'un imprimeur ? Par la suite, Luzac – admettons toujours que c'est lui qui est l'auteur du texte – fustige les médecins qui affirment que l'homme n'est qu'une machine, et critique les métaphysiciens qui veulent expliquer tout, refusant d'avouer leur ignorance qui les mène souvent d'absurdités en absurdités. Enfin, l'auteur déclare ouvertement le but principal de son livre et aussi la méthode qui peut nous y conduire : « Pour prouver que l'Homme est plus que Machine, on n'a qu'à le considérer tel qu'il est » (Luzac 1755 : 12-13).

Ça, c'est vraiment génial ! Husserl et Heidegger diront eux aussi deux siècles plus tard : *Zu den Sachen selbst !* Allons-y donc, voyons l'homme « tel qu'il est », voyons la chaîne des arguments solides et bien fondés qui justifieront avec une clarté fascinante et convaincante que l'homme est plus qu'une simple machine. Mais, à notre plus grand regret, il n'en est rien. Luzac commence la réfutation par reprendre des phrases, même des passages entiers du texte de *L'Homme-machine*. Aussi l'ensemble de son œuvre est-il jalonné de correspondances entre les textes. Il fournit toute une série d'exemples concrets pour montrer que les facultés de l'âme naissent et varient avec le corps et toutes les circonstances matérielles qui l'entourent. « De là ne découle pas que le principe de l'âme soit matériel. Cela montre seulement que l'âme est liée à une bonne ou une mauvaise organisation » (La Mettrie 2004b : 13).

On s'aperçoit alors que *L'Homme plus que machine* utilise en réalité les arguments du spiritualisme pour arriver à ses fins. L'auteur affirme qu'il redonne à

l'esprit sa véritable place, réfutant le matérialisme radical de *L'Homme-machine*. Mais, en réalité, Luzac, en retournant l'argument spiritualiste, arrive aux mêmes conclusions que La Mettrie par le matérialisme : ce qui est vrai pour l'homme est aussi vrai pour l'animal. En fin de compte, il fait la preuve de l'existence de l'âme animale.

De fait, déjà dans la *Preface* de son œuvre, Luzac essaie de préciser ce qu'il entend par « machine » :

... je ne conçois pas comment on peut nommer machine ou automate un être qui peut se former différentes idées sur différents états, et se déterminer en conséquence, tant que le mot machine désigne un être qui n'agit et qui n'est déterminé que par des causes brutes. Et voilà, si je ne me trompe, l'idée que le vulgaire attache à ce mot. Si l'on entend par machine ou automate un être dont toutes les actions ont été prévues, prédéterminées et produites nécessairement par la liaison des effets à leurs causes, et des causes à leurs effets, j'avoue qu'alors l'homme, étant supposé tel, pourrait être nommé machine (Luzac 1755 : 8-9).

Nous avons abondamment cité du texte de *L'Homme plus que machine* afin de rendre évident comment se réalise cet embrouillement voulu de la part de l'auteur (l'homme n'est pas machine, mais nous pouvons l'appeler machine en fonction de ce que nous entendons par machine, etc.). Ayant recours aux moyens philologiques, on pourrait aisément démontrer comment les idées développées dans *L'Homme-machine* – bien que par l'emploi d'autres mots, d'autres formulations, etc. – réapparaissent dans le texte de *L'Homme plus que machine*. Essayons de résumer l'essentiel de ce dernier et de démontrer, suivant l'argumentation de Luzac, pourquoi et en quoi l'homme s'avère supérieur à une simple machine. L'homme qui prétend être une machine est philosophe, il accepte un ordre des choses qui ne dépend pas de lui ; l'homme plus que machine n'est pas philosophe, c'est son imagination qui le conduit. Par sa capacité à rechercher des explications, l'homme n'est pas une créature faite à l'image de Dieu, son imagination fait de lui un créateur de machines. L'imagination est la cause de tout. Contrairement à l'animal, l'homme est une machine disposant de la faculté de l'imagination. Il est capable de s'imaginer lui-même comme une machine.

Voilà une argumentation vraiment fine et subtile ! N'importe quel éditeur en est capable, bien évidemment. Mais il nous semble que nous avons déjà lu quelque chose de semblable dans le texte de *L'Homme-machine*. Là, La Mettrie écrivait :

Je me sers toujours du mot *imaginer*, parce que je crois que tout s'Imagine, et que toutes les parties de l'âme peuvent être justement réduites à la seule imagination, qui les forme toutes ; [...] Mais si tout se conçoit par l'imagination, si tout s'explique par elle, pourquoi diviser le principe sensitif qui pense dans l'homme ? N'est-ce pas une contradiction manifeste dans les partisans de la simplicité de l'esprit ? Car une chose qu'on divise ne peut plus être sans absurdité regardée comme indivisible. Voilà où conduit l'abus des langues et l'usage de ces grands mots, *spiritualité*, *immatérialité*, etc., placés à tout hasard sans être entendus, même par des gens d'esprit (La Mettrie 2004a : 57).

Après tout cela, une seule question demeure : peut-on nommer à juste titre « réfutation » un texte que ne fait que répéter les thèses développées de l’œuvre à réfuter ?

### *Conclusion*

Les biographes et les critiques français et étrangers s’occupant de l’œuvre de La Mettrie – à l’exception de la seule Francine Markovits – commettent tous la même faute : ils prennent trop au sérieux le philosophe et ses thèses. Dans leurs livres et articles, ils scrutent les pensées de La Mettrie, les comparent à celles de Descartes, de Malebranche et des philosophes cartésiens, expliquent son éthique (Morilhat 1997 : 91-121), présentent ses acquis médicaux (Wellman 1992), assignent sa place dans l’histoire du matérialisme (La Mettrie 1954 : 14 ; Vartanian 1987 ; Baruzzi 1968 : 36-62). Dans les ouvrages consacrés à La Mettrie, nous trouvons d’innombrables constatations semblables à celle qui suit : « La grande originalité de La Mettrie [...] c’était d’avoir rattaché la science, et une nouvelle philosophie fondée sur elle, c’est-à-dire le matérialisme médical, au phénomène fondamental de l’être humain » (Vartanian 1987 : 53). Tout en étant des philosophes et des historiens renommés, ces savants sont de mauvais psychologues et philologues. Si, avant de se plonger dans leurs recherches scientifiques, ils avaient jeté un coup d’œil sur le portrait souriant qui se trouve, dans la plupart des cas, sur la couverture des œuvres de La Mettrie, ils se seraient rapidement rendu compte du fait que cet homme ne peut ni ne veut pas être pris au sérieux ! En effet, cet homme a joué la comédie pendant toute sa vie, il menait par le nez les plus célèbres philosophes, médecins et théologiens de son époque, il jouait sans cesse le gai luron, ridiculisant tout le monde. Et, en secret, il se moquait bien de ce qu’on le prenait au sérieux.

Déjà les titres de ses œuvres nous révèlent un parallélisme curieux, une sorte de pseudo-symétrie. Il suffit de comparer ces quelques titres : *L'Homme-machine / L'Homme-plante* ; *L'Homme-machine / L'Homme plus que machine* ; *Les Animaux plus que machines / L'Homme plus que machine* ; *Histoire naturelle de l'âme / Histoire naturelle de l'homme*. Au *Vénus physique* de Maupertuis, il répond par un *Vénus métaphysique*. En effet :

La Mettrie joue entre les titres, sur la variation d’un terme. Il emprunte à la littérature baroque les thèmes sceptiques du double et du théâtre dans le théâtre. [...] Or les textes sont toujours au pluriel et doublement. D’abord parce que chaque texte a plusieurs versions, chacun est un ensemble de fragments qui se recomposent ailleurs, et autrement ; ensuite parce que l’hypothèse de La Mettrie est la transposition des hypothèses (Markovits 1987 : 86).

Dans les controverses, La Mettrie utilise deux armes de prédilection : le galimatias et l’ironie<sup>5</sup>. Il manie à merveille l’ironie, à partir de deux dispositifs, la plaisanterie et le désordre. Le questionnement à propos de cet homme, dont on ne peut rien

---

<sup>5</sup> « Dans le cas de l’ironie, interpréter c’est ne pas croire ce qu’on lit ; dans le cas du galimatias, il faut croire ce qu’on lit, bien qu’on n’en croie pas ses yeux » (Markovits 1987 : 87).

savoir sûrement – et dont même le jour de naissance est incertain –, se pose alors en ces termes : ne saurait-il pas être à la fois l'auteur de la thèse et de l'antithèse ? Le même homme ne peut-il tenir deux discours qui se réfutent l'un l'autre ? Bien qu'il soit impossible de le prouver aujourd'hui, nous sommes absolument persuadés que l'auteur de *L'Homme-machine* et de *L'Homme plus que machine* est la même personne : La Mettrie.

UNIVERSITÉ DE SZEGED  
professeur  
albert@lit.u-szeged.hu

## BIBLIOGRAPHIE

- BARRUZZI, Arno (hrsg.) (1968). *Aufklärung und Materialismus im Frankreich des 18. Jahrhunderts : La Mettrie – Helvetius – Diderot – Sade*. München : List Verlag.
- BRÉHIER, Émile (1981). *Histoire de la philosophie, vol. II (XVII<sup>e</sup> – XVIII<sup>e</sup> siècles)*, Paris : PUF, Collection « Quadrigé ».
- CASSIRER, Ernst (1966). *La philosophie des Lumières*, Paris : Fayard.
- LA METTRIE, Julien Offray de (1954). *Textes choisis*. Préface, commentaires et notes explicatives par Marcelle Tisserand, Paris : Éditions sociales.
- LA METTRIE, Julien Offray de (2004a). *Oeuvres philosophiques*, Paris : Éditions Coda.
- LA METTRIE, Julien Offray de (2004b). *L'homme plus que machine*. Présentation de Lydie Vaucouleur, Paris : Éditions Payot & Rivages.
- LUZAC, Élie (1755). *L'homme plus que machine*. Seconde édition, Gottingue : Chez l'Auteur.
- MARKOVITS, Francine (1987). « La Mettrie, l'anonyme et le sceptique », *Corpus*, n° 5-6, 83-105.
- MORILHAT, Claude (1997). *La Mettrie : Un matérialisme radical*, Collection « Philosophies », Paris : PUF.
- ROGER, Jacques (1963). *Les sciences de la vie dans la pensée française du XVIII<sup>e</sup> siècle. La génération des animaux de Descartes à l'Encyclopédie*, Paris : Armand Colin.

Sándor ALBERT – *De L'Homme-machine à L'Homme plus que machine*

SCHUCHTER, Bernd (2018). *Herr Maschine, oder vom wunderlichen Leben und Sterben des Julien Offray de la Mettrie*, Wien : Braumüller Verlag.

THOMSON, Ann (1987). « La Mettrie ou la machine infernale », *Corpus*, n° 5-6, 15-26.

VARTANIAN, Aram (1960). *La Mettrie's L'Homme Machine. A Study in the Origins of an Idea*, Princeton – New Jersey : Princeton University Press.

VARTANIAN, Aram (1987). « La Mettrie et la science : quelques considérations », *Corpus*, n° 5-6, 53-61.